

CHAPITRE II

I

Louis fait ses études à Rennes. — Ses talents.
Ses vertus.

Les rares facultés dont le jeune Grignon était doué éclataient chaque jour de plus en plus. Manifestement ce n'était pas là un enfant ordinaire. Les plus grandes espérances semblaient permises au cœur paternel. Sa mère les partageait et les encourageait. Il fallait ménager à cet enfant toutes les chances possibles d'avenir.

D'ailleurs, le gentilhomme breton, qui avait reçu de sa famille une éducation soignée, ne voulait pas laisser décheoir ses enfants. Il voulut leur donner en éducation ce qu'il ne pouvait pas leur laisser en richesse.

Les Jésuites avaient alors à Rennes un collègue

très florissant : il comptait près de deux mille écoliers.

Dans certaines classes le nombre des élèves s'élevait jusqu'à quatre cents.

M. Grignon, malgré sa nombreuse famille et les embarras de sa position, envoya son fils prendre leurs leçons.

Une autre existence va commencer pour l'enfant, toute pleine de périls pour lui et d'inquiétude pour sa mère.

Mais la Providence veillait.

À Rennes, comme à Montfort, il se fit une solitude pour mieux travailler et pour mieux prier.

Il se mit au travail avec cette force de volonté qu'il apportait dans tout ce qu'il faisait, et bientôt il surpassa tous ses condisciples en science, comme il les surpassait en piété.

Tous ses maîtres conçurent dès lors pour lui une estime et une affection particulières, et ne tardèrent pas à le proposer aux autres comme un modèle accompli.

De son côté, Montfort leur conserva toute sa vie une affection et une confiance filiales; et sous les coups des humiliations et des épreuves qui

remplirent son existence, il alla toujours chercher parmi eux des consolateurs et des guides.

Il prit pour confesseur le Père Descartes, l'auteur du *Palais de l'amour divin*, qui avait reçu de Dieu un don particulier pour la direction des âmes.

Cet habile directeur sut apprécier l'âme qui lui était confiée, et lui témoigna, dès lors, une amitié et une estime que rien, dans la suite, ne put altérer.

Plus tard, quand il le verra persécuté, il prendra constamment sa défense, et le signalera toujours pour un saint.

Parmi les nombreuses industries dont les Pères se servaient pour inspirer, entretenir et développer la piété des enfants qui leur étaient confiés, il en est une surtout qui leur a toujours admirablement réussi, et qui, après trois cents ans d'existence, porte les mêmes fruits de grâce et de bénédiction. C'est la Congrégation de la très sainte Vierge.

Que de jeunes gens, que de jeunes personnes lui doivent leur pureté et leur persévérance dans le service de Dieu !

Il y a une merveilleuse harmonie entre l'âme de l'enfant et le culte de la sainte Vierge. Le nom seul de Marie remue toutes les fibres de son cœur et réveille son amour et sa confiance.

C'est le plus ferme appui de la fragilité, et le secours le plus efficace après la chute.

Pour être admis dans la Congrégation, il fallait s'en montrer digne par la piété, le travail et la vertu.

Montfort sollicita la faveur d'y entrer. Il l'obtint facilement : il était le modèle de tous... Et bientôt il donna l'exemple d'une piété plus fervente encore.

L'amour de la sainte Vierge était comme inné en lui. Toute sa vie il eut pour elle une dévotion, une tendresse si grande, qu'il a été regardé partout et par tous comme un des grands dévots de la sainte Vierge. C'est un saint Bernard, disait récemment Léon XIII.

Quand il était devant une image de Marie, il oubliait tout ; il semblait ne plus reconnaître personne. Il se tenait aux pieds de Marie des heures entières à la prier, à l'honorer, à multiplier ses actes d'amour. On aurait dit qu'il était en extase !...

Cette dévotion sensible n'était pas chez lui passagère ; elle était journalière.

Tous les jours, en allant et revenant, il entraît dans l'église Saint-Sauveur, sa paroisse, et là, agenouillé devant une ancienne et miraculeuse image de Marie, il passait de longues heures.

Comme saint Stanislas de Kotska, quand il parlait d'elle, son front s'épanouissait de joie et de bonheur. Il allait à elle avec une simplicité enfantine et une confiance touchante.

C'est à la protection de la sainte Vierge qu'il dut cette admirable innocence qu'on remarqua toujours en lui.

Un jeune homme pur, c'est un prodige de la grâce ! Tout est péril à cet âge : la curiosité, l'imagination, la lecture, les conversations, les regards, la perversité des autres, les élans du cœur, la fougue des sens. Tout conspire contre son innocence.

Pour Montfort, il semble que le miracle fût plus grand encore. Sa nature impressionnable, son énergie de volonté, sa vivacité d'affection, son imagination ardente, artistique, tout cela devait lui créer de plus grands combats, et par suite de plus grands dangers.

Il n'en fut rien pourtant. Au milieu de tant d'éléments de tentations et d'orages, il resta calme et inébranlable.

A tous ces moyens de salut il ajouta la pratique de la charité.

A cette époque, il y avait à Rennes un bon et saint prêtre, M. Belier, aumônier de l'hospice général.

Chaque semaine, le jour de congé, il réunissait chez lui un certain nombre d'écoliers et leur faisait une petite conférence de piété. Quand la conférence était finie, il les envoyait deux à deux, trois à trois, faire dans les hospices une lecture aux pauvres et leur apprendre le catéchisme.

Montfort était un des plus assidus à se rendre à ces pieuses réunions.

C'est là, sans doute, qu'il puisa le goût qu'il montra toute sa vie pour le service et le soulagement des pauvres dans les hôpitaux.

Plus tard, quand il passera dans une ville, il ne manquera jamais de les y visiter.

Il éprouvait tant d'attrait pour cet acte de charité qu'il eut la pensée de se retirer à l'hôpital pour se dévouer au service des pauvres.

Mais non, ce n'était pas par cette voie paisible que Dieu voulait conduire cet enfant de prédictions. Des épreuves plus rudes, des combats plus pénibles devaient marquer sa vie.

Son cœur s'ouvrait, s'épanouissait devant tout ce qu'il y a de grand, de généreux. Jamais il ne fut insensible à une peine, à une infortune. Quand il savait un de ses condisciples dans le besoin, il lui donnait tout ce qu'il avait, et quand il n'avait plus rien, il allait quêter pour lui.

Parmi les jeunes gens qui fréquentaient l'école, il y en avait un si pauvre, si mal vêtu, qu'il était l'objet du mépris et de la risée des autres. Louis, sans en être prié, se charge de lui trouver un vêtement convenable.

Il sollicite la charité de ses condisciples. La somme recueillie était loin de suffire, et il était par lui-même hors d'état d'y suppléer. Mais la charité est ingénieuse; il mène le pauvre écolier chez le marchand : « Voici, lui dit-il, mon frère et le vôtre; j'ai quêté dans la classe ce que j'ai pu pour le vêtir. Si cela n'est pas suffisant, c'est à vous d'ajouter le reste! »

Ces paroles sont bien accueillies; la charité

engendre la charité. Le marchand fait ce qu'on lui demande avec tant de simplicité, et le pauvre élève est vêtu, au grand étonnement de ses condisciples, qui commencent à vénérer l'auteur de cette bonne action et à le regarder comme un saint.

Voilà quelle fut la vie de Montfort pendant tout le temps qu'il fut à Rennes.

Les exercices de piété, le travail, l'obéissance à ses maîtres, la vie laborieuse et retirée, les visites fréquentes dans les sanctuaires et les hôpitaux, en firent un écolier accompli.

Le seul délassement qu'il se permettait fut le dessin, pour lequel il avait une aptitude extraordinaire. De lui-même et sans avoir reçu aucune leçon, il avait appris à dessiner et à peindre. Il reproduisait tout ce qu'il voulait.

Un peintre qu'il allait voir en fut si étonné qu'il cessait de travailler quand il entra.

Il s'amusa un jour à dessiner un enfant Jésus qui jouait avec saint Jean-Baptiste.

Un conseiller au Parlement trouva le travail si bien fait qu'il lui en donna un louis pour les pauvres.

II

Ses vacances au Bois-Marquet.

La famille Grignion passait une partie de la belle saison à la campagne, au Bois-Marquet.

C'était une propriété de famille située à six kilomètres de Montfort.

Cette propriété se composait d'une maison bourgeoise et d'une grande ferme.

On montre encore dans le vieux châtelet, qui est aujourd'hui l'habitation principale du fermier, la chambre du Père Montfort, qu'on aime toujours à visiter, comme si elle était encore tout embaumée des vertus du saint enfant qui l'habitait.

Le jardin avait des terrasses autour des douves, et, de distance en distance, des tonnelles de charmes que reliaient entre elles des promenades spacieuses.

Louis s'y était fait des retraites solitaires pour prier et méditer.

Qui pourrait dire les prières ferventes, les élans d'amour qui jaillissaient de ce cœur !

Ces terrasses sont à moitié détruites aujourd'hui. Les charmes ont été coupés bien des fois depuis ; mais leurs racines n'ont cessé de pousser de vigoureux rejetons, comme si elles voulaient perpétuer sur ce sol béni le souvenir du Bienheureux. *On dit qu'il en reste encore un qui n'a pas été coupé et qui paraît même par les récoltes.*

C'est dans ces lieux que le pieux écolier passait ses vacances. Et il fut là ce qu'il était à Montfort, ce qu'il était à Rennes, ce qu'il était partout, un modèle de piété et de vertu.

Sa conduite à l'égard de sa famille était irréprochable. Sa piété était trop réelle et trop bien entendue pour qu'il laissât rien à désirer sous ce rapport.

Il saisissait toutes les occasions de témoigner à ses parents son respect et sa soumission. Il allait au devant de tous leurs désirs, et leur rendait, ainsi qu'à ses frères et sœurs, tous les services dont il était capable.

Il fut chargé par ses parents de donner des leçons à ses frères ; ce fut une occasion pour lui de faire éclater ses vertus et ses talents.

Il s'acquitta de cet emploi avec le zèle et le dévouement qu'il mettait dans tout ce qu'il faisait ; et ces occupations, loin d'altérer sa piété, ne servirent qu'à la rendre plus solide.

Rien de ce qui amuse la jeunesse ne semblait avoir d'attrait pour lui. Tous ses goûts étaient pour Dieu et les choses de Dieu : Dieu seul ! Ses paroles, ses actions ne respiraient pas d'autre sentiment.

Pour lui point de plus doux plaisir que la prière. Souvent il interrompait son travail, ses lectures, ses promenades, pour se jeter à genoux et prier.

Tous les jours il allait à l'église d'IFFENDIC, qui n'était éloignée que d'une demi-lieue. Jamais il ne trouvait long le temps qu'il y passait. Il y restait des heures entières, à genoux, et comme abîmé devant son Dieu !

Les habitants en étaient profondément édifiés, et ils ne l'appelaient que le saint du Bois-Marquet.

Sa dévotion envers la sainte Vierge, qui fut toujours comme le caractère distinctif de sa piété, allait toujours grandissant.

En allant et revenant, il récitait son chapelet. De temps en temps, sur le chemin, il se mettait à genoux et priait avec une ferveur nouvelle. Il embrassait avec ardeur un petit crucifix qu'il portait toujours avec lui.

« Dans le cours des vacances qui suivirent sa physique, » dit M. Blain, « j'allai le voir au Bois-Marquet. C'est là que je le connus de plus près.

« Ses discours n'étaient que de Dieu et des choses de Dieu ; il ne pouvait goûter que lui.

« Ce que la vertu a de plus héroïque, de plus sublime, semblait en lui comme naturel, tant sa grâce était éminente.

« Au recueillement le plus profond, à l'oraison la plus continue, à la pénitence la plus austère, à la mortification la plus universelle, il joignait une paix, une douceur, une tranquillité d'âme inaltérables.

« Les disciplines, les chaînes de fer et autres semblables instruments de mortification étaient à son usage.

« Il veillait tellement sur tous ses sens, qu'on ne voyait en lui ni gestes, ni paroles, ni manières, rien, en un mot, qui fût inconsideré !

« Il me montra dans son jardin des lieux retirés propres à la prière, où il se plaisait à passer la meilleure partie de son temps dans ce saint exercice.

« Il me paraissait si rempli de Dieu, si pénétré de son amour et du désir de sa perfection, que j'en demeurais également confus et édifié. »

CHAPITRE III

I

Sa vocation. — Il part pour Saint-Sulpice.

Il avait vingt ans. Il venait de terminer ses humanités avec le plus grand succès.

Toutes les vertus qu'il manifesta plus tard étaient déjà portées chez lui à la perfection : piété, pureté, mortification, amour de Dieu et de la sainte Vierge!... Il était dès lors ce qu'il fut plus tard, ce qu'il fut toujours : un saint!...

Maintenant qu'allait-il devenir?... Qu'est-ce que Dieu demandait de lui?

Le choix d'un état... c'est l'acte le plus critique de la vie : *A vocatione pendet æternitas*... Notre éternité heureuse ou malheureuse en dépend...

Que de jeunes gens, que de jeunes personnes se perdent parce qu'ils manquent leur vocation...